

La justice à l'écran

La Justice à l'écran, sous la direction de Françoise Puaux,
Condé-sur-Vire, France : CinémAction/Corlet-Télérama, 2002,
264 pages

Luc Chaput

Number 226, July–August 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48303ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaput, L. (2003). Review of [La justice à l'écran / *La Justice à l'écran*, sous la direction de Françoise Puaux, Condé-sur-Vire, France : CinémAction/Corlet-Télérama, 2002, 264 pages]. *Séquences*, (226), 16–17.

FELLINI OU LA SATIRE LIBÉRATRICE

Après un chapitre où il narre sa rencontre avec Fellini qui élude plusieurs de ses questions, un autre décrivant un étonnant ami du cinéaste, le sulfureux ex-jésuite Angelo Arpa puis une docte description de Rome, l'universitaire à la retraite Paul Warren attaque plus directement son sujet en parlant de fascisme et de cinéma. Il reprend plusieurs idées de son *Secret du star system américain : Une stratégie du regard* pour asseoir sa critique du cinéma américain actuel. Warren explique que Fellini refuse cette « fascination fascisante » du *reaction shot* et démontre à travers de longues études de séquences du *Cheik blanc*, de *Cabiria*, de *8 1/2* et de *Casanova* comment le cinéaste italien donne des choix à ses spectateurs. La plupart des démonstrations de l'auteur sont pertinentes même si son intransigence fait sursauter spécialement dans la dernière partie lorsqu'il s'attaque à la télévision qu'il réduit à sa portion *berlusconienne* alors que ce média est beaucoup plus multiforme. Cela est d'autant plus étonnant de la part de Warren car il y participe aussi au Québec par la rediffusion de son cours sur le cinéma américain à la télé-université du canal *Savoir*. Dans ses pages sur la publicité et son impact actuel, l'auteur oublie d'analyser le sketch du maître dans *Boccaccio 70*. En voulant faire de Fellini un cinéaste hyperimportant parce qu'antifasciste en plus d'être un génial satiriste, l'auteur en fait un peu trop. On peut lui préférer d'autres points de vue comme celui de Peter Bondanella dans son *Italian Cinema from neorealism to the present* démontrant que le discours fellinien sur le masque et le visage dans sa première trilogie (*Luci di Varietà*, *Le Cheik blanc* et *litelloni*) avait des accents pirandelliens et qu'il s'est ensuite transformé en étude sur les mythologies.

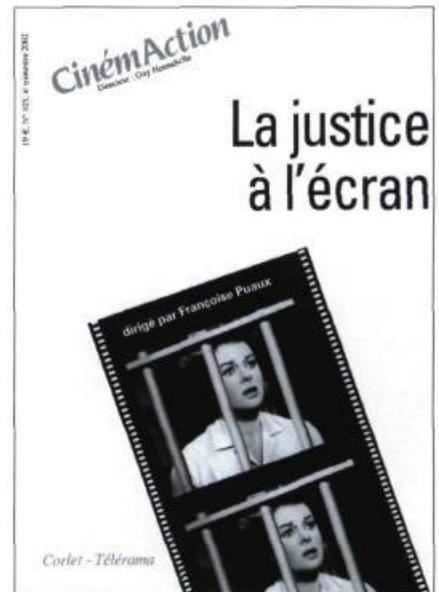
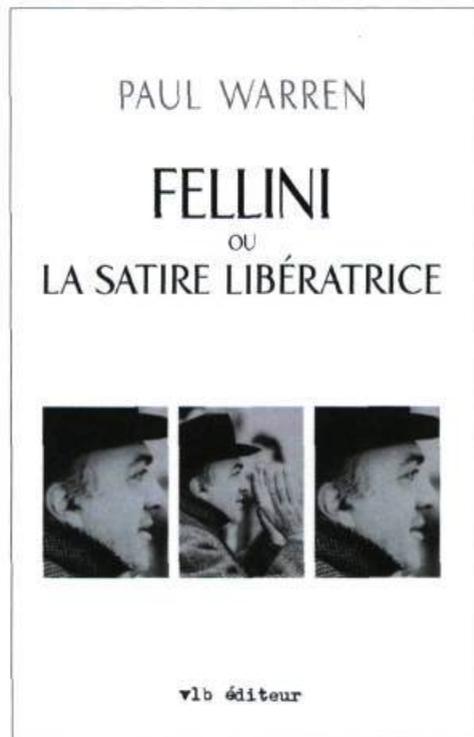
Luc Chaput

Fellini ou La satire libératrice

Paul Warren

Montréal : VLB éditeur, 2003

248 pages



LA JUSTICE À L'ÉCRAN

La revue *CinémAction*, fondée par Guy Hennebelle et Monique Martineau, maintenant coéditée par Corlet et Télérama, a publié depuis 1978, 130 titres sous forme de dossiers sur différents sujets allant des *Cinemas du Maghreb* au *Péplum* et à divers aspects de la télévision. Celui-ci, sous la direction de Françoise Puaux, comprend trente-deux articles et une introduction de la rédactrice en chef. Seuls quelques pays, l'Allemagne, les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie voient le lien entre cinéma et justice ausculté sous plusieurs aspects. Certains sujets pourtant comme les prisons auraient dû susciter une approche plus horizontale, intégrant par exemple le cinéma russe et soviétique ou celui des pays du Tiers-Monde. De même, il est étonnant de constater que l'article de Maïté Vienne sur l'Inquisition ne contient aucune allusion ni au *Nom de la Rose* de Jean-Jacques Annaud où les pratiques sont pourtant montrées ni aux « procès de Prague » des régimes soviétiques et à leur représentation dans *L'Aveu* de Costa-Gavras ou dans d'autres films. Cela est un exemple de l'intérêt d'une étude verticale (sur plusieurs siècles) de certaines coutumes. Dominique Sipièrre, dans son étude sur Hitchcock, a oublié que les coroners et les grands jurys sont aussi des institutions judiciaires américaines. *Vertigo* contient d'ailleurs une séquence importante d'enquête du coroner.

Certains autres articles sont pourtant remarquables, que ce soit la docte ironie de Claude Aziza écrivant « Attendus historiques pédants mais nécessaires » dans son article sur la justice au temps du *péplum* ou les deux études sur Fritz Lang de Jacques Lefèbre et Daniel Serceau ainsi que l'article d'Anne-Marie Paquet-Deyris sur

Anatomy of a Murder de Preminger ou celui d'Enrique Seknadje-Askénazi sur les cours martiales. Les deux entretiens de Françoise Puaux avec des avocats sont très éclairants sur la différence entre le cinéma et la réalité dans le domaine judiciaire. Quelques coquilles retardent la lecture et un index des films et réalisateurs traités aurait facilité l'utilisation subséquente comme ouvrage de référence.

Luc Chaput

La Justice à l'écran

sous la direction de Françoise Puaux

Condé-sur-Vire, France : CinémAction/Corlet-Télérama, 2002

264 pages

LOUIS MALLE : LE REBELLE SOLITAIRE

L'art de la biographie est mystérieux. Il ne suffit pas d'aligner des dates, des noms, des événements, des analyses pour que revive devant nous l'être humain que l'auteur s'attache à décrire. C'est l'exploit qu'ont réussi Antoine de Baecque et Serge Toubiana pour *François Truffaut*, Laure Adler pour *Marguerite Duras* et, plus récemment, Pierre Billard pour son magistral *Louis Malle*. Rédacteur en chef du mensuel *Cinéma*, la revue de la Fédération française des ciné-clubs, de sa création en 1954 jusqu'en 1968, cofondateur et rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Le Point*, historien du cinéma (qu'il a enseigné à l'Institut des sciences politiques), Pierre Billard a publié notamment *L'Âge classique du cinéma français* et *Le Mystère René Clair*. Peu après la mort de Louis Malle, pour réaliser à la radio de Radio-Canada une série sur le cinéaste, j'ai demandé la collaboration de Pierre Billard. « Ce fut pour moi, écrit-il, une expérience précieuse. J'avais regardé jusqu'alors l'oeuvre de Louis Malle film par film, plus sensible à la diversité qu'à sa cohérence. L'approche systématique de la vie et de l'oeuvre du cinéaste à laquelle je venais de me livrer m'ouvrait d'autres perspectives : des pistes de recherches, la révélation d'un paysage thématique, l'hypothèse d'un lien puissant entre la vie de Louis Malle et ses films. Il y avait là un beau chantier à explorer, une oeuvre masquée, peut-être, à révéler, un authentique auteur, sans doute, à découvrir. » Après trois années de recherches et d'entretiens (avec l'aide de sa femme Ginette Billard, elle-même journaliste de cinéma et documentaliste) et deux ans d'écriture, le livre vient enfin de paraître et il est passionnant. Je n'entreprendrai pas ici de résumer l'ouvrage, me contentant d'en souligner quelques points particulièrement révélateurs.

Malle, descendant des rois du sucre. Par sa mère Françoise Béghin, Louis Malle appartient à une famille richissime du nord de la France qui a fait fortune dans le sucre. Au départ de cette saga familiale, une bataille perdue par Napoléon et la perte par la France de l'essentiel de ses colonies. Le sucre, qu'on extrayait de la canne récoltée dans les Antilles françaises, étant devenu inabordable, on a procédé à des recherches pour remplacer ce sucre colonial par un sucre indigène et le résultat fut l'industrie en France de la betterave à sucre. La sucrerie de Thumeries, près de Lille, fut l'une des toutes premières de la région, exploitée pendant plus de cent ans, par la dynastie Béghin. C'est à Thumeries que naît Louis Malle, en 1932. Très jeune et tout au long de sa vie, il rejettera les valeurs religieuses et bourgeoises de sa famille. Une famille qu'il aime pourtant. Jusqu'à la mort de sa mère, en 1982, il entretiendra avec elle une correspondance tendrement conflictuelle.

Le roman du Coual. Palme d'or à Cannes à vingt-quatre ans pour *Le Monde du silence*, réalisateur de films aussi célèbres qu'*Ascenseur pour l'échafaud*, *Les Amants*, *Zazie dans le métro*, *Pretty Baby*, *Atlantic City*, *Au revoir les enfants*, la

plus secrète des réussites de Louis Malle aura sans doute été *Le Coual*, cette grande maison au coeur d'un vaste domaine acheté en 1966 dans une région isolée. C'est là que quelques-uns des films de Malle seront écrits, que d'autres seront montés. C'est là qu'en 1974 sera tourné *Black Moon*, son film le moins compris, le plus étrange. Et c'est au Coual que séjourneront les amis et quelques-unes des amoureuses du cinéaste dont la vie sentimentale ne fut pas simple. C'est au Coual que se retrouveront ses trois enfants et leurs mères : Cuotenoc, né de l'actrice allemande Gila von Weiterhausen (la prostituée qui initie le jeune garçon du *Souffle au coeur*), Justine, née de l'actrice Canadienne Alexandra Stewart (*Le Feu follet*, *Black Moon*) et Chloé, née de l'actrice américaine Candice Bergen auprès de laquelle Malle finira ses jours à Los Angeles, en 1995.

On ne sort pas indemne de ce parcours d'une vie composé avec rigueur mais où affleurent humour, tendresse, émotion. Et c'est doublement triste qu'on en termine la lecture : Louis est mort et le livre est fini. Heureusement qu'il y a les films.

Pierre Billard prépare maintenant une biographie du cinéaste Marc Allégret. ➤

Francine Laurendeau

Louis Malle : Le rebelle solitaire

Pierre Billard

Paris : Plon, 2003

581 pages

